

A cette nouvelle, M. de Castries s'était décidé à marcher à l'ennemi. Il n'avait pas encore reçu toutes les troupes qu'il attendait, mais il pensait que quelques bataillons de plus ne valaient pas une attaque faite à propos avant que les Anglo-Hanovriens ne se fussent solidement établis à Rhinberg. Dans la nuit du 12 au 13 octobre, le corps d'armée réuni à Cologne avait donc pris les armes et s'était dirigé sur Neuss, où M. de Chabot était déjà avec l'avant-garde.

La marquise apprit ces détails des officiers qu'elle interrogea ; mais ils ne purent répondre que d'une manière fort vague aux questions qu'elle leur fit sur M. de Lourmel. Cependant, tous s'accordèrent à dire que l'arrêt rendu contre lui n'avait pas reçu son exécution et qu'il était parti à la suite du corps d'armée.

Sur ces renseignements, Mme de Castries et sa fille arrivèrent à Neuss. Les troupes françaises en étaient parties le matin même et marchaient sur Rhinberg. Une foule de laquais, d'éclapés et de vivandiers faisaient leurs préparatifs pour rejoindre les différents corps auxquels ils appartenaient.

A prix d'or, la marquise obtint du postillon qu'il la menât plus loin.

Mais à partir de Neuss, leur marche devint très-lente ; il fallait passer au milieu d'une double file de chevaux de main, de mulets et de voitures. A chaque instant la chaise de poste était arrêtée ; il fallait se nommer, parlementer, montrer le laissez-passer du roi.

« Nous arriverons trop tard ! » disait Gabrielle en pleurant.

Il y eut un moment où leur voiture fut arrêtée faute de pouvoir se frayer un passage au milieu de la foule devenue stationnaire. On entendait au loin le bruit du canon.

La marquise regarda par la portière ; un sergent assis sur son sac et son fusil entre les jambes sifflait une chanson de caserne. Elle l'appela et lui demanda de la faire passer plus loin.

« Impossible pour le quart d'heure, répondit-il ; on prend Rhinberg, ce serait malsain pour vous. »

Mme de Castries obtint alors du ser-

gent qu'il envoyât un de ses hommes porter au général un billet.

Le billet fut porté ; mais que l'attente était longue ! et le canon ! toujours le canon !

A la fin, vers cinq heures, arriva la réponse. Tout allait bien, elles n'avaient qu'à suivre le porteur du billet qui les conduirait en lieu sûr ; si le marquis ne pouvait les voir le jour même, il les verrait le lendemain.

Le porteur du billet était un officier du régiment de Pologne-cavalerie ; grâce à l'escorte qu'il avait amenée, le carrosse de la marquise put se remettre en marche ; il entra à Rhinberg au milieu de la nuit.

L'obscurité déroba aux deux dames la vue des morts et des mourants qui jonchaient les rues de la ville ; elle avait été prise après un combat meurtrier.

XII.

Ainsi qu'on l'avait dit à la marquise de Castries, M. de Lourmel était parti de Cologne avec les troupes françaises. Il voyageait à la suite du régiment, dans la voiture du marquis, escorté de plusieurs cavaliers.

C'est ainsi qu'il avait assisté de loin à la prise de Rhinberg.

Depuis qu'il portait l'uniforme d'Auvergne, c'était la première fois qu'il ne suivait pas son drapeau. Ce fut avec une douleur ineffable qu'il vit ses frères d'armes former les colonnes d'attaque, s'éloigner et disparaître dans la fumée qui entourait les murs de la ville.

Vers cinq heures, lorsque Rhinberg fut au pouvoir des français, un cavalier d'ordonnance, vint dire quelques mots au prévôt. Un instant après, l'escorte du prisonnier se remit en marche, mais au lieu de rejoindre le régiment d'Auvergne, le triste cortège se dirigea vers la ville.

Le comte demanda la raison de cette mesure inusitée. On lui répondit que le major général lui avait fait assigner un logement dans les faubourgs.

La voiture s'arrêta un peu plus loin devant une maison de peu d'apparence que sa position écartée déroba presque aux regards. Henri fut introduit dans